

# Michel Meyer

## « Il nous faut questionner le questionnement »

Philosophe atypique, il s'est fait le théoricien de la « problématologie » : à ses yeux, les interrogations sont plus importantes que les réponses qu'on peut y approcher

Sous un air jovial, presque nonchalant, Michel Meyer est un philosophe hyperactif. Il ne se contente pas d'être professeur de philosophie à l'Université libre de Bruxelles (rappelons que « libre », ici, veut dire laïque, à l'inverse de l'usage français), de piloter la collection « L'interrogation philosophique » aux Presses universitaires de France, de diriger la remarquable *Revue internationale de philosophie* – ce qui pour

Objectif : inventer une façon différente de philosopher, rien de moins. Son nom : problématologie. Les livres qui l'expliquent : *De la problématologie* (paru en 1986, republié en 2008) et *Principia Rhetorica* (voir ci-dessous). Comme souvent en philosophie, le point de départ peut se formuler simplement : au lieu de nous intéresser aux réponses, prêtons attention à l'existence même de l'interrogation, car elle constitue le fondement ultime de la pensée. Toute réponse y renvoie. Or, depuis toujours, l'attention s'est focalisée sur les réponses, les jugements, les propositions – vraies ou fausses – énoncées par les penseurs, par les scientifiques ou par les gens de la rue. Au lieu de considérer l'interrogation comme la base de l'activité intellectuelle, on cherchait systématiquement des certitudes, c'est-à-dire des réponses définitives capables de faire disparaître les questions.

On constate aujourd'hui qu'une telle disparition est impossible. Michel Meyer précise : « *Le questionnement constitue le socle indépassable de l'activité intellectuelle. Évidemment, les hommes préfèrent les certitudes et les réponses à ce qui est problématique, même s'ils ne peuvent échapper à cette problématique. Comme l'Histoire, en s'accéléralant, rend désormais problématiques même les réponses les mieux établies, il nous faut aujourd'hui théoriser cette problématocité, et donc "questionner le questionnement". Car philosopher n'est pas seulement questionner, c'est réfléchir à l'articulation des questions et des réponses.* »

N'est-ce pas, pour les philosophes, leur tâche de toujours ? Qu'y a-t-il donc à faire de nouveau ? « *Socrate questionnait les thèses de ses adversaires, mais sans offrir lui-même de réponse. Platon, au contraire, avec sa théorie des idées et du monde suprasensible, répondait, mais en*

*finissant par renoncer à questionner. En fait, les philosophes n'ont pas vraiment réfléchi au questionnement en tant que tel. C'est pourquoi nous devons trouver un nouveau langage, propre à capturer ce qui est problématique.* »

On pourrait se demander ce qui prédispose notre époque à un tel changement de regard. Pourquoi maintenant ? « *Nous vivons dans une société où, de fait, tout est devenu problématique : le rapport à autrui, les valeurs, la famille, l'histoire, sans compter ce que nous sommes. La réalité elle-même est devenue problématique, car sa structure microphysique est quantique, et donc tissée d'alternatives. Il faut donc prendre conscience du fait que, dans un monde fragmenté comme le nôtre, les questions sont partout – du langage à la littérature, de l'histoire à la morale, de la science à la rhétorique et à l'argumentation.* »

## De Platon à la pub

Si vous croyez encore que la rhétorique est seulement une affaire ancienne, un art antique de l'éloquence aujourd'hui disparu, détrompez-vous. Elle ne cesse au contraire de renaître, de se transformer, d'inclure de nouveaux registres. S'agit-il de convaincre ? De séduire ? De persuader ? D'argumenter ? Pas moyen d'y échapper... Multiforme, la rhétorique infiltre la sphère politique comme la vie privée.

Premier grand mérite de cette véritable somme que constituent les *Principia Rhetorica* : elle embrasse tous les aspects de la rhétorique – de Platon à la pub. En effet, Michel Meyer retrace et synthétise l'histoire des conceptions antiques : Platon mettant l'accent sur la manipulation de l'auditoire,



PHILIPPE HERBET POUR « LE MONDE »

Arrêtons-nous à « rhétorique et argumentation ». Il s'agit là du domaine de prédilection de Michel Meyer. Il est en effet le disciple et successeur du philosophe Chaïm Perelman, qui a notamment publié, en 1958, un *Traité de l'argumentation* devenu ouvrage de référence. En publiant un demi-siècle plus tard la somme intitulée *Principia Rhetorica*, Michel Meyer réactualise le sujet et en renouvelle les perspectives. Car la rhétorique n'a rien d'une discipline ancienne, restreinte

ou dépassée. En tant qu'art de la persuasion, elle se révèle au contraire omniprésente. « *Publicité, politique, vie privée... on retrouve la rhétorique partout où il importe de séduire, de convaincre et de communiquer. Et même dans les sciences humaines, dont la rhétorique est devenue la nouvelle matrice, il ne s'agit pas à proprement parler de démontrer, mais de persuader du bien-fondé de son point de vue. J'ai donc voulu dégager les lois d'unité à l'œuvre dans ces usages au premier regard dissemblables.*

Or, effectivement, on découvre que des principes identiques sont à l'œuvre dans ces domaines différents. »

Comme on s'en doute, il n'y a pas d'un côté « la problématologie » et de l'autre « les travaux sur la rhétorique ». Au contraire, le lien est étroit, dans la pensée de Michel Meyer, entre les analyses concernant les dispositifs contemporains de persuasion et l'attention portée au questionnement. « *Dans les usages actuels de la rhétorique, il s'agit toujours, en fin de compte, soit de faire admettre une question, soit de tenter de faire disparaître un problème. Bien souvent, on argumente pour justifier qu'une interrogation demeure valable, alors même que l'accélération de l'Histoire semble disqualifier la plupart des réponses. Un usage inverse de la rhétorique, en particulier dans la publicité, est d'escamoter la question, dans le but de nous faire croire qu'elle est résolue.* »

Ainsi voit-on mieux la cohérence du parcours de Michel Meyer. Autour de la place fondatrice du questionnement, qu'il considère comme l'« oxygène de la pensée », ce philosophe agence les études relatives à ce qui agisse et transforme, ou au contraire raréfie ou escamote les interrogations. Cet homme n'interroge donc pas seulement les questions que nous nous posons. Il s'ingénie avant tout à comprendre ce que nous faisons de ces questions, et ce qu'elles font de nous. Pas étonnant qu'il soit très occupé. ■

R.-P. D.

Roger-Pol Droit



Dans les usages actuels de

la rhétorique, il s'agit toujours,

en fin de compte, soit

de faire admettre une question,

soit de tenter de

faire disparaître un problème



rait suffire à être bien occupé. De surcroît, au fil d'une vingtaine de livres, il s'est attaché à éclairer philosophiquement des sujets aussi divers, en apparence, que l'art romain, les passions ou le théâtre d'Ibsen. Cette disparité de façade explique peut-être que l'on ait tardé à reconnaître que Michel Meyer occupe, dans la pensée contemporaine, une place profondément originale.

Pourtant, l'essentiel de son travail, le noyau dur de l'œuvre, réside dans l'élaboration d'un projet fort ambitieux qui se développe depuis une vingtaine d'années.

## Ces écrivains noirs qui rêvent d'être « simplement » américains



Un soir de novembre, à Manhattan, dans la librairie Borders, sur la 57<sup>e</sup> Rue, un vaste rayon arbore la pancarte « *Littérature* ». Impossible, pourtant, d'y trouver le moindre volume de l'un des plus grands écrivains noirs de la jeune génération, Colson Whitehead. Après quelques détours dans un labyrinthe d'étagères, une vendeuse, noire elle aussi, vient à votre secours. « *Whitehead ? Par là-bas : "Littérature africaine-américaine"*. » Face à votre étonnement, la jeune femme se met à rire, « *Oui, c'est vrai, après tout, pourquoi n'est-on pas rangés nous aussi sous la pancarte "Littérature" ?* » Elle semble se poser la question pour la première fois, et il y a dans

sa voix et son regard – comme chez tant de New-Yorkais au lendemain de ce 4 novembre – quelque chose de calme et de lumineux. Ses paroles ne font-elles pas écho à celles d'un supporter de Barack Obama au soir des élections, « *Cela a toujours été ce pour quoi nous nous sommes tant battus : être perçus simplement comme des Américains* » ? Depuis les années 1960 et l'émergence des études dites « postcoloniales », alors même que les littératures « non blanches » commencent à être étudiées dans les universités américaines, elles se constituent en autant d'entités séparées. Cette stratégie, politique avant tout, est conçue d'abord comme une forme de « discrimination positive », mais elle se transforme

de facto, au fil du temps, en une forme de ségrégation culturelle. Aux yeux du critique Harold Bloom, professeur à Yale, ces catégories (« *gender studies* », « *queer studies* » ou « *African-American studies* ») sont des « *épiphénomènes identitaires* », valables politiquement, mais pas toujours artistiquement. Comment, dès lors, s'affirmer comme partie intégrante du canon littéraire ? Comment être, simplement, un « *écrivain américain* » ? Paradoxalement, au moment même où l'Amérique semble franchir un extraordinaire obstacle politique, il lui reste à démocratiser pleinement sa culture. Et la route, hélas ! sera longue, comme en témoignent plusieurs grands écrivains noirs, issus de générations postérieures à celle de Toni Morrison. Jamaica Kincaid, par exemple, née en 1949 dans les Antilles, et de dix-huit ans la cadette de Morrison, est sans doute l'une des plus belles plumes de la littérature américaine contemporaine. Dans *Autobiographie de ma*

*mère*, publié en 1996, elle écrit : « *Tout au long de ma vie, il n'y a jamais rien eu qui me séparât de la mort ; j'ai toujours senti un vent morne et noir dans mon dos.* » Selon Kincaid, beaucoup de Noirs américains pensent que les idées de « *race et de classe* » sont fixées de toute éternité, alors qu'il ne s'agit là que d'une configuration éphémère du jeu de pouvoir. Cependant, elle qui vit dans le Maine et sait jouir de l'instant présent « *jusqu'à un certain point* », dit penser sans relâche à la manière dont elle est venue au monde, dont ses ancêtres ont été débarqués aux Antilles comme esclaves. « *Cela, je ne pourrai jamais l'oublier. Ni le pardonner. C'est comme une grande vague qui continue de déferler.* » Un immense écrivain de la génération suivante, Colson Whitehead, pose autrement la même question identitaire. Né à New York en 1969, Whitehead écrit sur les Noirs « *d'avant les droits civiques* », et aussi sur ceux d'après. Dans *Ballades pour John Henry*,

publié en 2001, le héros, J., réfléchit à « *l'idéal de la masculinité noire dans un pays castrateur* », où les siens ont été tour à tour « *Nègre* », « *de couleur* », « *Afro-Américain* », « *Africain-Américain* », mais au fond « *toujours quelque part, nègre* ». Et il désespère de parvenir un jour « *au nom qui me donnera la dignité et le respect qui me sont dus* ». Chaque année, ajoute-t-il, « *quelqu'un imaginait quelque chose qui nous conduirait un peu plus près de la vérité, comme si cette chose que nous pensions approcher existait vraiment* ». Que penserait donc J. de la nuit du 4 novembre ? Sans doute resterait-il sur ses gardes, lui qui aime ces « *épiphanies à l'Américaine : brèves et illusoires* ». Plus jeune encore que Whitehead, il y a Z.Z. Packer, née en 1973 à Chicago et ainsi décrite par un critique américain : « *Jeune, noire, grande gueule, veste en cuir, ancienne élève de Yale, publiée dans le New Yorker et célébrée par John Updike.* » Z.Z. Packer, dès son premier recueil de nouvelles, *Drinking Cof-*

*fee Elsewhere*, publié en 2003, se fait remarquer par son style, mais aussi par sa manière d'attaquer de front les malaises de la couleur dans un tissu social artificiellement uniformisé. « *Plus la race est censée n'avoir aucune importance, dit-elle, plus elle en a. C'est un des grands problèmes de l'Amérique d'aujourd'hui.* » L'un des aînés de Z.Z. Packer, James Alan McPherson, loue quant à lui l'ouverture politique de sa cadette. « *Nos sensibilités ont toutes été réduites à de si maigres enjeux-notre sexe, notre race... explique-t-il, mais les personnalités de Z.Z. ont toujours une intuition bien plus vaste d'eux-mêmes.* » Rares, sinon, sont les écrivains « *bi-raciaux* », comme Emily Raboteau et Victor La Valle, encore peu connus, mais qui eux aussi – comme Obama – se sont choisis « *du côté des Noirs* ». Reste donc à rêver cette Amérique « *post-raciale* » dont parlent tant les analystes politiques. Et pourquoi pas, oui, demander l'impossible ? ■

Lila Azam Zanganeh